

officiant. Pour reprendre la cérémonie interrompue il fallut attendre trente-six jours la décision de Madrid, qui leva l'excommunication.

Cervantes, dans sa pièce de vers, s'est abstenue, comme de raison, de toucher à cet incident; sa raillerie porte sur les éloges exagérés que les habitans de Séville prodiguaient à l'œuvre de leur munificence.

La dernière partie de ce badinage amuse aux dépens d'un travers dont les Espagnols attribuent le plus grand développement à l'Andalousie, et les Français aux bords de la Garonne.

Entre la résidence de Cervantes à Séville, et l'année 1604, qu'on le retrouve à Valladolid, se place l'époque de son séjour dans la province où il a établi la patrie de son héros. La Manche a donné en effet naissance à *Don Quichotte*; il y fut produit au milieu d'objets bien différens de ces rians tableaux dont Horace voudrait entourer toujours les conceptions des Muses. L'ou-

vrage saturé de la gaieté la plus électrique fut composé dans une prison, et dans une prison d'Espagne.

Voici sur les circonstances de ce fait, ce qu'ont appris des traditions locales.

Le magistrat spécial résidant à Consuegra, chef-lieu du prieuré de Saint-Jean, à l'effet de soigner la rentrée des dîmes dues au dignitaire grand-prieur, et chargé des poursuites contre les retardataires, donna une de ces commissions exécutoires à Michel Cervantes. Notre peuple des Espagnes est plus soumis à la puissance ecclésiastique pour admettre une croyance que pour payer un tribut. Le commissaire du grand-prieur trouva à Argamasilla d'Albe, où il avait affaire, un soulèvement général des débiteurs de l'Ordre, événement assez commun dans des cas pareils : les autorités ou ne s'opposent point, ou prennent part aux actes de violence par lesquels on veut dégôûter les instrumens de ce genre d'opérations; et la fatalité qui semblait poursuivre plus particulière-

ment chez Cervantes sa liberté, la lui fit perdre de nouveau dans cette occasion, qui ne fut pas la dernière.

La publication du chef-d'œuvre de notre littérature signala l'année de la nouvelle apparition de Cervantes dans les Castilles.

Si, parmi les contemporains, il n'y eut que l'auteur qui connût ce que sa création montrait de génie et de finesse, il faut dire qu'elle ne partagea pas le sort d'autres chefs-d'œuvre tout-à-fait méconnus à leur naissance : le public espagnol y goûta de suite un grand nombre de ces agrémens dont il a fait de plus en plus ses délices. Ce qui tient à l'ensemble de la conception a été apprécié par les étrangers mieux, ou, du moins, plus tôt que par nous ; et une partie essentielle du charme des détails est demeurée sensible dans les traductions : c'est le comique de situation, ce ridicule ressortant toujours de la différence entre ce que les objets sont en eux-mêmes et ce qu'ils deviennent dans le langage du personnage principal. Mais, on l'a dit cent

fois sans doute, le comique de style, toujours si difficile à rendre, ne défia nulle part les efforts du traducteur autant que dans *Don Quichotte*.

Aucune langue n'est, du reste, moins propre que la française pour traduire cet ouvrage.

La langue espagnole a en elle les tons les plus opposés, et la nation aime que l'écrivain les emploie : or aucun auteur n'a obéi à ce goût ni profité de ces moyens, avec le bonheur et la supériorité de Cervantes dans *Don Quichotte*. Parmi les traductions que nous en connaissons, ce sont les anglaises qui laissent le moins à regretter¹ : le ton élevé de la société en Angleterre ne produit point de raideur dans la littérature ; l'esprit de liberté, qui s'étend à tout, laisse aux écrivains une latitude qu'ils sont loin d'avoir en France.

Le Goût, divinité aussi intolérante que capricieuse, abusant du culte que lui rendent les Français, a établi chez eux une espèce de tri-

¹ Jarvis ; Smollet ; Motteux ; Wilmont ; John Philips.

bunal de la foi, dont le rigorisme sacrifie tout à la pureté qu'il invoque; et, comme tout sectaire, la littérature française fait gloire de ses chaînes et de ses sacrifices.

Le peuple le plus audacieux l'épée à la main, est le plus timoré quand il prend la plume.

Le savant littérateur espagnol, Don Vicente de Los Rios, qui faisait d'utiles recherches sur la vie de Cervantes en même temps que l'académicien¹ dont le travail nous sert en ce moment de guide, communiqua à l'Académie une découverte sur le chef-d'œuvre de notre illustre écrivain, non moins précieuse que celles qui concernaient la personne de l'auteur. Rios trouva que *Don Quichotte* était un poëme épique, par

¹ Don Juan Antonio Pellicer, éditeur d'un *Don Quichotte* publié en 1797, et auteur d'une notice très-détaillée sur Cervantes, mise à la tête de l'ouvrage. Il renvoie l'honneur d'avoir découvert la patrie de cet écrivain à Don Juan de Yriarte, de qui nous dirons quelque chose de plus à l'article de son neveu, le poëte fabuliste du même nom.

reil à l'*Énéide* et à l'*Iliade*. « Je suis tenté de » dire », s'écrie à ce sujet un autre critique espagnol¹, « qu'il faut être aussi timbré que le » chevalier de la Manche, pour concevoir qu'un » fou puisse devenir le héros d'une épopée. » Il eût pu ajouter, avec l'autorisation de Boileau :

- « Et l'Académie, entre nous,
- » Souffrant chez elle de tels fous,
- » Me semble un peu topinamboue. »

L'Académie espagnole fit plus que tolérer, elle adopta la dissertation de Don Vicente de Los Rios; on la voit à la tête de la magnifique édition de *Don Quichotte*, que nous devons à ce corps savant.

Rappelons, comme un éloge plus convenable du roman de Cervantes, l'auguste hommage, qui eut quelque chose du piquant de la production originale à laquelle il fut offert.

D'un balcon de son palais de Madrid, Phi-

¹ Don José Marchena, dont nous aurons aussi occasion de parler par la suite.

lippe III promenait la vue dans la campagne. Il aperçut, sur le bord du Manzanarès, un étudiant qui lisait, et qui, interrompant souvent sa lecture, se frappait le front avec de grands éclats de rire. « Ou cet homme est fou », dit le roi, « ou il lit *Don Quichotte*. » S. M. avait deviné juste : c'était *Don Quichotte* que l'étudiant lisait.

Don Juan Pellicer remarque, au sujet de cette anecdote, que c'était une bien bonne occasion d'appeler sur Cervantes la libéralité royale, si les courtisans, qui mirent le plus grand empressement à vérifier le fait présumé par le prince, eussent eu la même sollicitude pour lui faire faire une bonne action.

Mais, plus loin, le même biographe rapporte le passage suivant, tiré d'un mémoire particulier : « Le très-illustre seigneur Don Bernårdo » de Sandoval, cardinal-archevêque de Tolède, » mon maître, étant allé rendre sa visite à » l'ambassadeur français ¹ qui est venu traiter

¹ Le duc de Mayenne.

» des affaires relatives aux alliances arrêtées en-
» tre les maisons souveraines de France et d'Es-
» pagne ¹, quelques gentilshommes de la suite
» de l'ambassadeur, aussi courtois qu'instruits,
» et amis des lettres, s'approchèrent de moi,
» et d'autres ecclésiastiques attachés au cardi-
» nal, mon seigneur. Ils s'informèrent des ou-
» vrages d'imagination les plus recommandables
» parmi nous; et comme je mentionnai celui
» dont la censure venait de m'être commise (la
» deuxième partie de *Don Quichotte*), aussitôt
» que j'eus prononcé le nom de Cervantes, ces
» chevaliers de s'écrier, et de témoigner le grand
» cas que l'on faisait de ses écrits en France et
» dans les royaumes circonvoisins... Ils me ques-
» tionnèrent sur son âge, son état, sa qualité et
» sa fortune. Je répondis qu'il était vieux, mi-
» litaire, bien-né et pauvre. L'un d'eux répli-

¹ Les mariages de Louis XIII avec l'infante, fille de Philippe III, et du prince héréditaire, depuis Philippe IV, avec la princesse Élisabeth de Bourbon.

» qua : Comment se fait-il que l'Espagne n'en-
» tretienne pas un tel homme, ne le comble pas
» de biens aux frais du trésor? Pourtant (re-
» prit avec beaucoup d'esprit un autre de ces
» gentilshommes), si le besoin l'a fait écrire,
» Dieu veuille qu'il n'ait jamais d'aisance, afin
» que les productions du pauvre enrichissent
» l'univers! »

Le compliment était sans doute bien flatteur pour Cervantes, mais nous aurions formé pour lui un vœu différent : nous pensons tout-à-fait, avec Juvénal, que les furies n'auraient pas égaré les esprits d'Amate, si Virgile eût manqué d'un valet.

L'auteur de *Galatée* commençait à améliorer son sort depuis la publication de *Don Quichotte* : la cour venait d'employer sa plume à l'occasion des fêtes données à Valladolid à l'amiral Howard, comte d'Hottingham, ambassadeur extraordinaire pour la ratification de la paix de 1604. Un accident, auquel Cervantes était étranger, le replongea dans le malheur;

il essaya de la part de l'autorité un traitement indigne, gratuitement vexatoire.

Un gentilhomme navarrois, chevalier de Saint-Jacques, nommé Don Gaspar de Ezpeleta, se trouvait à Valladolid à la suite de la cour. Dans la soirée du 27 juin 1605, le chevalier de Ezpeleta, ayant pris son costume de nuit, sa longue épée et son petit bouclier, couvert du manteau d'un de ses pages, sortit pour une de ces courses aventureuses dont le goût, malgré la lecture de *Don Quichotte*, n'est pas, ou du moins n'était pas, il y a peu d'années, encore passé parmi nous. Il rencontre sur son chemin un inconnu qui lui intime l'ordre de débarrasser la rue ¹. Ce n'est pas pour obéir à de pa-

¹ La sûreté d'un rendez-vous galant amène le plus souvent ces chocs ; mais des intérêts moins importans suffisent aussi pour les provoquer. On donne une sérénade : on ne veut pas que des passans viennent causer des distractions aux musiciens ; parfois c'est le passant qui n'aime pas la musique, et qui se met à briser les guitares à coups de plat d'épée. *Quæque ipse miserrima vidi, et quorum.....*

reilles injonctions que l'on s'équipe comme l'avait fait Ezpeleta. On en vint aux mains, et Don Gaspar reçut une blessure mortelle. La rencontre fatale avait eu lieu près de la maison qu'habitait Cervantes avec d'autres locataires; le blessé fut transporté chez lui, et y reçut les derniers soins; et voilà que, sur une déposition qui ne présentait pas de caractère au-dessus d'un comérage de voisine, ou d'une médisance de dévoté ¹, en dépit de la déclaration du mourant ²,

¹ Doña Isabelle Ayala, veuve qui, suivant l'expression du texte, faisait profession de dévoté, déclara que dame Marianne Ramirez (cette dame demeurait au deuxième étage) avait un commerce suspect avec Don Diegue de Miranda; qu'il entraît au premier étage (chez Cervantes) des personnes qui donnaient à penser aux voisins, notamment Don Simon Mendez, à qui la déclarante (elle logeait au troisième) avait fait des observations; et qu'elle avait ouï dire qu'il se mêlait une femme, sans qu'on désignât laquelle, aux causes du combat de Don Gaspar.

² Don Gaspar de Ezpeleta avait déclaré qu'il s'était arrêté pour entendre des personnes qui faisaient de

contraire aux inductions qui déterminèrent le juge, Cervantes, sa sœur, sa fille et sa nièce se voient traîner dans la prison des malfaiteurs. Comme leur premier interrogatoire les en fit sortir, il y a lieu de croire qu'il aurait empêché l'emprisonnement s'il en avait précédé la décision.

La position de Cervantes ne se releva plus. La deuxième partie de l'histoire de son héros a encore du succès, mais ne mène pas loin les pauvres finances de l'auteur. Il a en portefeuille des comédies, mais ne trouve plus d'acheteurs : Lopé de Vega remplissait la scène; et Cervantes s'entend dire que l'on a bonne opinion de sa prose, mais peu de confiance dans ses vers : il ne tire quelque parti que de ses Nouvelles. Il n'obtient rien du gouvernement; ses rapports avec des hommes puissans lui valent seulement de précaires secours, qui le soutiennent dans la musique; qu'un homme lui avait dit de s'en aller; que, sur sa réponse : « qu'il n'était pas pressé de se déranger », ils s'étaient battus.

terme moyen entre le besoin et la misère. Le comte de Lemos, ami des lettres, et littérateur lui-même, son Mécène, à qui il avait dédié tous ses derniers ouvrages, emploie dans sa vice-royauté de Naples un grand nombre d'écrivains, et laisse de côté Cervantès avec une modique pension. Frustré dans ses espérances les mieux fondées, cet homme reconnaissant s'y montra moins sensible qu'au bien qu'il recevait, et il cultiva son bienfaiteur jusqu'au dernier soupir.

« Je reçus hier l'extrême-onction, et je vous » écris aujourd'hui : » tel est le début de la dédicace du *Pérsiles et Sigismunda*. Michel Cervantes expira trois jours après, le 23 avril 1616, âgé de soixante-trois ans. Le 23 avril 1616, expirait à Londres Guillaume Shakespeare¹.

La mémoire de Michel Cervantes serre le cœur, lorsque l'on s'arrête à considérer la triste

¹ Ce rapprochement ne blesse pas la vérité; mais Shakespeare et Cervantes ne moururent pas le même jour : l'Angleterre n'avait pas encore adopté le calendrier grégorien.

existence qu'il traîna, ses nombreuses traverses, le peu de considération qui reflua sur sa personne des éloges donnés à ses écrits, sa mort isolée, et ses obscures funérailles. La postérité l'a vengé de l'abandon de son siècle, et l'on éprouve une certaine consolation de ce que l'immortel auteur de *Don Quichotte* entrevit son immortalité. La gloire posthume n'est plus une chimère, dès qu'elle a existé dans les sentimens.



JUNTA DE ANDALUCIA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

VERS

AU SUJET DU MONUMENT FUNÈBRE ÉLEVÉ A SÉVILLE
EN L'HONNEUR DE PHILIPPE II.

« Jour de Dieu ! quel éclat, quelle magnificence !
Je paîrais vingt ducats pour en faire un tableau.
A qui n'imposerait cette structure immense ?
Par le Christ éternel ! il n'est rien de si beau ;
Séville, applaudis-toi : l'âme du mort, je pense,
Va, renonçant au ciel, habiter ce tombeau. »

Un bravache écoutait : « Oui, seigneur militaire,
S'écria-t-il, « c'est vrai : qui dira le contraire,
M'entendra lui dire qu'il meurt. »

Là-dessus, autour il regarde ;
Enfonce son chapeau, met la main sur la garde,
Et, sans plus, satisfait, s'éloigne gravement. /

AL TUMULO DEL REY EN SEVILLA.

Voto á Dios , que me espanta esta grandeza ,
Y que diera un doblon por describilla :
Porque ¿ á quién no suspende y maravilla
Esta máquina insigne, esta braveza ?

Por Jesu-Cristo vivo , cada pieza
Vale mas que un millon, y que es mancilla
Que esto no dure un siglo , ; ó gran Sevilla !

Roma triunfante en ánimo y riqueza.

Apostaré que la ánima del muerto

Por gozar este sitio hoy ha dejado

El cielo de que goza eternamente.

Esto oyó un valenton , y dijo : « Es cierto

« Lo que dice voacé , seor soldado ,

« Y quien digere lo contrario , miente. »

Y luego , encontinente ,

Caló el chapeo , requirió la espada ,

Miró al soslayo , fuese , y no hubo nada.

GONGORA.

DON LUIS DE GONGORA Y ARGOTE, aumônier honoraire du roi, naquit à Cordoue en 1561, de Don Francisco d'Argote, et Doña Léonor de Góngora. On dirait que sa tendance à s'écarter de l'ordre établi se montra déjà dans la manière dont il arrangea son nom : la primauté appartenait au nom paternel, et notre poète devrait s'être appelé Don Luis de Argote, sauf à ajouter Góngora, s'il y tenait.

Nous voilà en présence de ce grand coupable, qui, semblable à l'ange rebelle, plutôt que de faire nombre avec les bons esprits voulut, être le prince des ténèbres. Quelques personnes ont cru que Góngora avait agi à bonnes intentions dans la révolution qu'il s'était proposée, mais

qu'il fut égaré par une fausse manière de voir, que ne dirigeaient point des études suffisantes, et par la fougue de son génie, qui s'indignait de l'imitation : « Trouvant » dit M. Quintana, « que le langage poétique s'énervait, et tenant » le naturel pour de la pauvreté, la pureté pour » de la minutie, et la facilité pour de la négligence, il aspira à étendre les limites de la » langue et de la poésie. Il s'appliqua à inven- » ter un nouveau dialecte, qui retirât l'art de » la simplicité rampante où, suivant lui, il se » traînait. Ce dialecte devait se faire remarquer » par la nouveauté des mots ou de leur appli- » cation, par l'étrangeté et la dislocation de la » phrase, par la hardiesse et la profusion des » figures ; et il l'employa non-seulement dans » les grands poèmes, le *Polyphème* et les *Solitudes*, mais il en défigura presque tous ses » sonnets et ses *cancions*, et plusieurs passages de ses romances et *lettrilles*. » Il voulait », a dit Lopé de Véga, « enrichir » la poésie et la langue d'ornemens inconnus.

» Plusieurs ont adopté ce nouveau genre, et ils
» ont eu raison ; car tel homme qui sous l'an-
» cien système n'eût jamais été poète, le devient
» maintenant dans un jour, au moyen de quel-
» ques transpositions, six mots latins et quatre
» préceptes ou phrases ambitieuses. » Lopé plai-
sante ailleurs de ces métaphores de métaphores,
du fard dont on voulait couvrir la difformité des
traits, et finit par traiter le nouveau genre d'in-
vention monstrueuse, faite pour replonger dans
la barbarie la poésie et la langue. Nous parle-
rons encore, à l'article sur cet auteur, de la
guerre qu'il fit au monstre, qu'attaquèrent, ainsi
que lui, d'autres célèbres poètes ses contempo-
rains.

Góngora, que les règles de la bienséance ne
généraient pas plus que celles de l'art, répondait
par de grosses injures, et surtout par des succès
merveilleux.

Sa secte s'était donné deux grands appuis,
l'un dans l'église, l'autre à la cour. Le célèbre
prédicateur du siècle, le père Hortensio Para-

vicino, et le comte de Villamediana ¹, se montrèrent des gongoristes déterminés; Gilblas a fait connaître un affilié dans le premier ministre, comte-duc d'Olivarès. Ils entraînent le troupeau d'imitateurs, et ils se parent tous du nom de *cultos* (esprits cultivés). Or, la *culture* consistait à être *impénétrable*; c'était là le fond : une obscurité systématique, ayant pour accessoires, comme nous disions, les transpo-

¹ Cet illustre courtisan, qui se rattache à la littérature de son époque, est devenu plus particulièrement fameux par les circonstances de sa mort. Peu de jours après l'avènement de Philippe IV, le confesseur de Don Baltazar de Zúñiga, oncle du premier ministre, dit au comte de Villamediana de prendre garde à lui, que sa vie était en danger. Villamediana n'en tint aucun compte : mais le soir de ce même jour, comme il traversait une rue de Madrid dans la voiture de Don Louis de Haro, à côté de ce seigneur, il s'entendit appeler par son nom, et répondant à l'invitation qu'on lui faisait de descendre, il fut poignardé sur le marche-pied. On ne fit aucune démarche pour rechercher l'assassin. On attribua l'événement à une vengeance particulière, que le jeune

sitions forcées, les hyperboles extravagantes, les figures incohérentes, les métadhoes redoublées, l'affectation dans les idées comme dans le langage, un style constamment ampoulé; enfin, tout ce qui, avant et après cette malheureuse irruption, a été jugé du goût le plus détestable. Que les amateurs de la poésie castillane, qui trouveront de pareilles aberrations

comme se serait attirée par ses galanteries ou par ses épigrammes. Mais la hardiesse de l'attentat et l'inaction de la justice criminelle occupaient toujours les esprits.

Il circula dans le public que la reine, fille de Henri IV, ayant senti dans une galerie du palais quelqu'un lui mettre les mains sur les yeux, avait dit : « Que me veux-tu, comte? » C'était le roi; et comme il paraît

que Philippe montra de la surprise, Elisabeth aurait ajouté : « N'êtes-vous pas comte de Barcelone? »

Le roi, disait-on, pensa que l'on ne devait pas se rappeler ce titre parmi ceux que lui donnait sa couronne, et se rappela que le comte de Villamediana, qui n'en avait point d'autre, était un des gentilhommes de la reine dont elle témoignait apprécier davantage les services.

chez nos auteurs, se gardent donc de les prendre pour nationales; mais qu'ils y voient seulement une de ces vicissitudes fâcheuses que les littératures sont sujettes à éprouver quand elles sont arrivées à une certaine hauteur.

On a dit que le terroir de Cordoue portait l'enflure; mais il y a eu de l'injustice à placer sur la même ligne Lucain, Sénèque, le sage Mena, et notre désordonné Andaloux. Le nom de ce dernier, après la chute de son système, est devenu synonyme de mauvais poète, et c'est encore de l'injustice; nos lecteurs lui seront vraisemblablement plus favorables, pour peu que nous ayons conservé de l'empreinte originale à quelques pièces de cet auteur, faites dans ses bons momens.

Il mania en maître les *romances* et les *lettrilles* satiriques; mais encore, trop porté vers les jeux de mots et l'équivoque, il laisse même dans ses vers choisis peu de choix pour le traducteur. On trouvera les compositions de plus d'étendue que nous offrons de lui faisant partie d'une col-

lection spéciale de poésies du GENRE NATIONAL ,
qui ouvrira notre second volume.

Des deux petites pièces ci-après, la deuxième,
composée de paradoxes galans contre la con-
stance, porte dans l'original un couplet omis
dans le texte de notre version, le voici :

La *pureté* de l'hermine
Que le monde prise tant,
On l'a sur sa pèlerine ;
On s'en passe en la quittant.

*La pureza del armiño ,
Que tan celebrada es ,
Vistela con el pellico ,
Y desnúdala con él.*

L'abus qui, dans le mot *pureté*, a confondu
les idées de *blancheur* et de *candeur*, ne serait
peut-être pas repoussé trop fort par notre goût
péninsulaire encore aujourd'hui : nous aimons
assez à entendre ce qu'on a voulu dire ; c'est
pourquoi nos prudes même ne s'effaroucheront

pas non plus de la tournure d'expression qui semble conseiller l'*impureté*, quand il ne s'agit que d'*inconstance*; mais il y avait lieu de croire que, hors de notre circonscription, il en serait jugé autrement, et que ce couplet ferait trop de tort à un jeu d'esprit réputé plein de gentillesse.

En général, Góngora ne se décidait à écrire pour se faire entendre que poussé par sa tendance vers la satire. On le voyait à la recherche d'anecdotes susceptibles de fournir à ses saillies piquantes. On l'appela la cigogne de la cour, soit par rapport à ce genre d'instinct, soit à cause de sa figure même, excessivement allongée, qui fut aussi singulière que son esprit. Nous avons renvoyé son portrait au second volume, à la tête de la collection dont il vient d'être parlé.

Don Luis de Góngora mourut à Cordoue, le 24 mai 1627.

L'ATTRAIT DANGEREUX.

CETTE bouche riante où la rose convie
A goûter les parfums qu'au vainqueur de Lédà
Verse le bel enfant regretté sur l'Ida,
Ah ! n'en approchez point, si vous aimez la vie ;
L'Amour s'y cache, amans, de ses poisons armé,
Comme entre fleur et fleur l'aspic envenimé.

N'en croyez ni l'éclat ni la fraîcheur fatale
Que ces lèvres ont pris à la nymphe du jour :
Ce ne sont pas des fleurs, c'est le fruit de Tantale,
Mais qui lance en fuyant les venins de l'Amour.

RIEN D'EXCLUSIF.

GARDE tes moutons, Glycère,
Mais ta foi, c'est différent :
Femme qui se fait bergère
Reste femme comme avant.

C'est le pied grossier des plantes
Qui les fera se roidir ,
Mais les feuilles élégantes
Cèdent au moindre Zéphyr.

Cette vigne qui se penche
Vers son orme favori ,
Laisse tomber une branche
Sur le cytise fleuri.

Nulle abeille n'est choisie
Dans le butineux essaim :
Plusieurs pompent l'ambroisie
Que du lis garde le sein,
La colombe à son veuvage
N'est plus fidèle aujourd'hui ;
Le ruisseau perd ton image
Quand tu t'éloignes de lui.



JUNTA DE ANDALUCIA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

EL ATRACTIVO TEMIBLE.

LA dulce boca que á gustar convida
Un humor entre perlas destilado ,
Y á no envidiar aquel licor sagrado
Que á Júpiter ministra el garzon de Ida ,

Amantes, no toqueis, si quereis vida ,
Porque , entre un labio y otro colorado,
Amor está, de su veneno armado ,

Qual entre flor y flor sierpe escondida

No os engañen las rosas que á la Aurora

Direis que aljofaradas y olorosas

Se le cayeron del purpúreo seno :

Manzanas son de Tántalo y no rosas,
Que despues huyen del que incitan hora ,
Y solo del Amor queda el veneno.

LA INCONSTANCIA.

GUARDA corderos , Zagala ,
Zagala , no guardes fé ,
Que quien te hizo pastora
No te escusó de muger.

La pureza del armiño ,
Que tan celebrada es ,

Vístela con el pellico , la Alhambra y Generalife
Y desnúdala con él.
CONSEJERÍA DE CULTURA

Resiste al viento la encina ,
Mas con el villano pié ,
Que con las hojas corteses
A qualquier zéfiro cree.

Aquella hermosa vid
Que abrazada al olmo vés ,
Parte pámpanos discreta
Con el vecino laurel.



JUNTA DE ANDALUCIA

No para un abeja sola
Sus hojas guarda el clavel,
Beben otras el aljófár
Que encierra su rosicler.

Tortolilla gemidora,
Depuesto el casto desden,
Tálamo hizo segundo
Los ramos de aquel ciprés.

El cristal de aquel arroyo,
Entre mudable y fiel,
Niega al ausente su imágen
Hasta que le vuelve á ver

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA



FREY LOPE FELIX DE
VEGA CARPIO.

Bordes del.

124 de Enxeltmann.

ESPAGNE POÉTIQUE.

SEIZIÈME SIÈCLE.

DEUXIÈME DIVISION,

EMBRASSANT DEUX TIERS DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

LOPÉ DE VÉGA.

LUPERCE D'ARGENSOLA ET BARTHÉLEMY D'ARGENSOLA.

— QUÉVÉDO. — RIOJA. — VILLÉGAS.

LOPÉ DE VÉGA.

LOPÉ¹ FÉLIX DE VÉGA CARPIO fut membre honoraire de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem,

¹ On imprime souvent ce nom avec une incorrection qui le dénature : il faut écrire *Lopé*, et non pas *Lopez* : le z final change en noms propres les patronymiques, désignant de qui on est fils, à l'instar du *son* anglais, du *ben* arabe, du *witz* septentrional, etc. C'est ainsi que le père du Cid eut pour nom Diègue *Lainéz*, comme fils de *Lain* Calvo, et le Cid fut appelé Ruy *Diaz*, du prénom de son père, contracté en *Dia*.

poète-né, sans doute, le plus extraordinaire, le plus fécond qui ait jamais écrit.

Quiconque estimera les grandes qualités intellectuelles ne saurait, dans aucun temps, refuser la plus haute considération à l'homme dont le ciel doua l'esprit d'une faculté qui tient du prodige.

Ce poète, qui régna sur la scène espagnole, qui fit les délices de son pays et de son siècle, et qui a mérité les plus glorieuses imitations des étrangers long-temps après lui, composait en vers aussi couramment que l'on écrit en prose. C'est peu : la plume ne pouvait suivre sa dictée ; et il a fallu souvent, pour coucher ses poèmes sur le papier, le double du temps qu'il avait mis à les disposer dans son imagination. On compte par millions ses vers imprimés : un soin minutieux en a fixé le nombre à vingt-un millions trois cent seize mille. Ce nombre, si toutes ses productions eussent vu le jour, eût été plus que double, d'après ce que Lopé a avancé lui-même dans son Épître à Clau-

dio, espèce de compte rendu de ses travaux poétiques; et l'on peut l'en croire, car dans la même pièce il n'accusait que quinze cents comédies, et on lui en a reconnu depuis dix-huit cents, plus quatre cents drames sacrés. Son biographe Montalvan assure que toutes ces pièces ont été jouées, à sa propre connaissance, et d'autres témoignages du même écrivain fortifient une autre assertion remarquable de notre poète, portant qu'il lui est arrivé plus de cent fois d'en composer une dans un jour. Quoi qu'il en soit, arrêtons-nous à ce fait : DEUX MILLE DEUX CENTS POÈMES DRAMATIQUES !

Pour se dispenser d'admirer une merveille que l'on est obligé d'admettre, va-t-on déprimer avec dédain les fruits d'une fécondité aussi inconcevable? Nous le craignons : nous ne pouvons ignorer le peu de faveur que le théâtre espagnol a obtenu dans l'opinion des étrangers depuis que Boileau disait :

« La souvent le héros d'un spectacle grossier,
» Enfant au premier acte est barbon au dernier. »

Notre sollicitude pour la gloire du fameux poète castillan, principalement auteur dramatique, et l'intérêt national de cet ouvrage nous portent à présenter ici des aperçus plus étendus que ne le demanderait un genre qui n'entre point dans notre collection.

Qu'il nous soit d'abord permis de faire observer, sur la citation de Boileau, que l'adjectif *grossier*, déjà peu poli, n'est pas non plus bien exact. Cette épithète caractérise mal un théâtre où domina le langage de la galanterie, de l'urbanité et de la délicatesse, où les femmes jouèrent toujours le rôle le plus brillant, où Lopé de Véga, enfin, donna de la vérité aux costumes long-temps avant que la Melpomène française eût quitté ses paniers de cour.

Notre auteur, il est vrai, n'a guère observé l'unité de temps autrement que de la manière énoncée tout à l'heure, c'est-à-dire en achevant sa pièce dans un jour. Mais s'il a poussé trop loin l'infraction des préceptes invoqués à sa charge, il pourrait être admis à discuter certains

points, et à récriminer même contre la pratique opposée. Nous l'imaginons faisant parler un habitué du parterre à des auteurs d'une autre époque, à peu près en ces termes : « Vous vous » évertuez pour que le temps de votre action » réponde à un tour de la terre sur son axe, et » pourquoi pas à une révolution lunaire? Je » vous accorde déjà que trois heures en font » vingt-quatre; vous pouvez compter sur ma » complaisance soutenue. Tous les soins de votre » art pour me faire illusion ne sont rien auprès » des dispositions que j'apporte pour m'en faire » à moi-même, et sans elles ils échoueraient » tous. Mais rassurez-vous; avec le prix de mon » billet j'ai, pour mon intérêt et pour le vôtre, » laissé à la porte le sens commun: je vais me » croire transplanté à autant de centaines de » lieues qu'il vous fera plaisir; je n'aurai d'yeux » ni d'oreilles que pour l'espace au delà des lam- » pions; je ferai abstraction de mon voisin, » quelque enrhumé qu'il soit; j'admettrai, en- » fin, qu'un Chinois, un hiérophante, un em-

» pereur romain parlent français, et distri-
 » buent leurs phrases en coupes égales avec des
 » rimes au bout.

» Vous tenez aussi beaucoup à nous faire voir
 » constamment la même décoration ! Mais la
 » crédulité que demande au spectateur un chan-
 » gement de scène n'est pas d'un autre genre
 » que celle dont il a fait preuve au lever de la
 » toile : ce n'est qu'un instant à passer, bien plus
 » facile à oublier qu'il n'est aisé de croire que
 » l'on viendra toujours conspirer dans le palais
 » du prince, ou bien, qu'ayant à parler d'affaires
 » domestiques, on sortira de chez soi pour en
 » causer plus secrètement dans la rue. »

Si Lopé de Véga s'affranchit de quelques lois
 de convention et de quelques règles que la rai-
 son prescrira toujours à l'art, ce ne fut ni par
 ignorance des unes ni faute de sentir les autres :
 ses écrits didactiques rendent hommage aux
 principes que sa pratique blessa par système.
 Il composait pour un public moins curieux de
 régularité que de merveilleux : il s'appliqua es-

sentiellement à agir sur l'imagination; et, à travers les aberrations, les invraisemblances et les inconséquences, sa magie est telle qu'elle conserve encore du pouvoir sur le lecteur le plus judicieux. « Une succession rapide d'événemens, » un changement soudain dans la situation des » personnages, sont les charmes, » dit lord Holland ¹, « par lesquels il nous intéresse si vive-

¹ *Some account of the Lives and Writings of LOPE FELIX DE VEGA CARPIO and GULLEN DE CASTRO, by HENRY RICHARD LORD HOLLAND.* » Nous tirerons plus d'une citation de cet écrit, au sujet de l'auteur qui nous occupe: il y est apprécié avec une connaissance parfaite de la langue et de l'art, et avec cette équité,

Qui sait le mieux donner, par leur juste mesure,

Du prix à la louange et même à la censure.

BERTIN.

Et ce n'est pas une médiocre gloire pour notre Espagne poétique que de voir l'illustre pair de la Grande-Bretagne, neveu de Charles Fox, écrire la vie de notre poète Lopé de Véga, et dédier son travail à notre poète Don Manuel Quintana.

» ment à ses conceptions.... La fécondité de son
 » génie est aussi surprenante par la conduite de
 » l'intrigue que par la versification du dialogue...
 » Parmi les nombreuses pièces que j'ai lues de
 » lui, je ne suis tombé sur aucune qui n'attache
 » fortement l'attention. »

L'écrivain anglais s'est occupé particulière-
 ment de faire connaître la pièce de Lopé de
 Véga, qui a fourni à M. Le Brun le sujet de son
Cid d'Andalousie, surnom du héros dans l'ou-
 vrage espagnol¹. Les critiques anglais ou français
 de nos jours pourront, au premier aperçu, s'é-
 lever contre le nœud du drame en question.

Quoi! un homme d'honneur que l'amour en-
 flamme, et qui connaît l'amitié, va accepter
 aveuglément une commission de meurtre, et

¹ *Sancho Ortiz de las Roelas*, nom du héros, est
 le titre moderne donné à cette pièce par Don Cándido
 Maria Trigueros, poète médiocre, qui l'a retouchée.
 Lopé, dans sa galanterie accoutumée, avait préféré le
 nom qu'il donnait à l'héroïne : *l'Étoile de Séville*.

l'exécuter sur son ami, frère de sa maîtresse !
Oui : des maximes sacrées dans son pays lui en imposaient la loi. Il y a été reconnu en principe que le souverain était le maître de la vie et de la propriété de ses sujets. Le Cid andaloux fait même dans la pièce des difficultés qui n'avaient pas embarrassé le fameux secrétaire d'état de Philippe II, Antonio Perez, quand il se défit d'Escovédo, par ordre supérieur ; il en parle, dans ses lettres, comme d'une chose toute simple : c'est pourquoi les citoyens élevés dans l'ordre social faisaient punir de même les offenses qu'ils croyaient avoir reçues de leurs inférieurs ; mais ils s'entre-tuaient loyalement par leurs propres mains. Hélas ! le théâtre ne représenta que trop la démoralisation et le désordre des idées, fruit des mauvais systèmes qui déplaçaient les vertus, quand à cette époque on voyait sur la scène les combats nocturnes, les jalousies outrées, le point d'honneur extravagant ou atroce, et toujours la violence des individus remplaçant l'action des lois ; nos auteurs dramatiques

long-temps n'ont pas douté que ce ne fût de la sorte qu'il fallait être et agir.

Étonnant sous les rapports du mécanisme de l'art, le dialogue de Lopé de Véga, nous en conviendrons, laisse à d'autres égards beaucoup à désirer, et même les défauts y abondent. Le style en est trop épigrammatique : Lord Holland nous paraît en indiquer une cause très-vraisemblable dans la nature du rythme employé communément par l'auteur : des vers courts, à couplets, semblent exiger une pensée à chaque repos, et les repos reviennent bien souvent. Toujours sera-t-il vrai que Lopé de Véga prête à la critique par des défauts que tout le monde n'a pas : l'esprit déplacé est encore de l'esprit. Mais ces mêmes dialogues fourmillent aussi de choses charmantes et pleines de convenance ; si les caractères n'ont pas toujours beaucoup de physionomie ni de suite, il s'en trouve en très-grand nombre de vigoureusement tracés et parfaitement soutenus. Les vers les plus doux, une élocution claire et élégante triomphent

constamment des rythmes les plus rebelles; si nous y joignons le mérite essentiel accordé à la conception des pièces, il ne sera plus permis de les tant ravalier. Il y aurait dans chacune d'elles de quoi faire encore une réputation dramatique; et, pour apprécier celle qui revient à notre Lopé, nous multiplierions par deux mille deux cent.

Voici de quelle manière a parlé de ce poète universel celui à qui Lord Holland a dédié son

précis critique: « L'homme qui reçut de la na-

» ture le plus de dons du poète, et qui en abusa

» davantage, fût sans doute Lopé de Véga: don

» d'écrire sa langue avec pureté, avec clarté, avec

» élégance; don d'inventer, don de peindre, don

» de versifier comme il le voulait; flexibilité

» d'imagination et d'esprit pour se prêter à

» tous les tons, et une veine qui ne connut jamais

» d'appauvrissement ni d'obstacle. Ajoutons

» qu'une mémoire très-ornée par de bonnes lec-

» tures et une application infatigable augmen-

» tèrent considérablement sa facilité naturelle.

» C'est avec ces armes qu'il se présenta dans
» l'arène, n'admettant ni frein, ni bornes pour
» son audacieuse ambition. Du madrigal à
» l'ode, de l'églogue au drame, du roman à l'é-
» popée, il parcourut tous les genres, laissant
» partout les traces du talent et des sujets de
» chagrin.

» Il asservit le théâtre, attira sur lui seul l'at-
» tention générale : les poètes de son temps ne
» furent rien devant lui; son nom était un ca-
» chet d'approbation; on le suivait dans les
» rues; les étrangers le recherchaient comme
» un objet extraordinaire; les monarques s'ar-
» rêtaient pour le regarder. La critique s'éleva
» contre ses négligences blâmables; les envieux
» médisaient de son talent; des méchans le ca-
» lomnièrent: triste exemple ajouté à tant d'au-
» tres, qui montrent que l'envie et la calomnie
» s'attacheront toujours à la célébrité, puisque
» l'aimable urbanité du poète, la douceur de son
» caractère, et le plaisir qu'il prenait à louer les
» autres, furent insuffisans pour désarmer ses

» détracteurs. Mais nul ne réussit à lui enlever
 » le sceptre dont il s'était saisi, ni la considéra-
 » tion que lui avaient acquise des travaux si
 » nombreux et si renommés. Sa mort fut un
 » deuil public, son convoi un rendez-vous uni-
 » versel. Il existe un volume de poésies espa-
 » gnoles, et un autre de vers italiens, en l'hon-
 » neur de sa mémoire. Ainsi, vivant et mort,
 » il n'a cessé de recevoir des éloges, de cueillir
 » des lauriers, admiré comme une merveille,
 » et proclamé le phénix des génies. »

Lopé de Véga mourut à Madrid le 25 août
 1635. Il était né dans la même capitale le 25
 novembre 1562, de Félix de Véga, poète
 aussi.

A l'âge de cinq ans Lopé composait des cou-
 plets qu'il échangeait contre des estampes et des
 joujoux. Lord Holland fait l'observation qu'ainsi,
 dès la plus tendre enfance, notre auteur montra
 à la fois et son talent poétique et celui d'en
 tirer parti : ses succès furent dans la suite pres-
 que aussi grands dans un genre que dans l'autre.

Il aurait pu dire que le Pactole coulait chez lui à côté du Permesse, mais il ne l'a pas dit; parce qu'il fut aussi porté à prodiguer les dons de la fortune que ceux de la nature, et il ne se trouva jamais assez fortuné.

Vers sa treizième année il voulut voir le monde, et se mit en route avec un jeune camarade, sans avoir pris congé de ses maîtres ni de ses parens; il fut ramené à Madrid, après s'être vu exposé à de grands désagrémens par le manque de ces objets métalliques, dont peut-être depuis lors il commença à apprécier les avantages. Il nous a appris qu'à la même époque il avait déjà composé quelques comédies en quatre actes, suivant l'ancienne manière; « car, dit-il, notre comédie, dans son enfance, » marcha à quatre pates comme les enfans. »

Le jeune Lopé, après son équipée, s'attacha et réussit à gagner les bonnes grâces du grand-inquisiteur, Don Geronimo Manrique, évêque d'Avila; et, pour plaire à ce protecteur, faisant trêve au goût qui portait son talent vers le théâ-

tre, il commença à s'exercer dans le genre bucolique, et produisit sa pastorale de *Jacinto*. Nous déplorerons ici l'espèce de fureur qui s'empara de nos poètes pour un genre si opposé à l'esprit de la nation et au ton de notre littérature à l'époque où régna cette manie.

Déjà, avant la corruption du goût amenée par Gongora, nous voyons en faveur l'emphase de l'expression, l'abus des images et la recherche dans les idées. Ce n'étaient pas là des manières bien applicables aux naïves confidences des bergers, et l'insolence sanguinaire des mœurs du temps ne paraît pas avoir dû faire un public bien propre à s'intéresser à l'innocence des agneaux. Disons plus : s'il fut jamais une langue et un pays en opposition naturelle avec l'éloge, ce furent bien le castillan et les Castilles : la langue, éminemment abondante en modes pompeux ; le pays, dépourvu d'arbres, d'eau et d'habitans.

Cependant des milliers de bergers d'emprunt encombrèrent notre Parnasse ; et la mode pas-

torale devint tellement dominante, que Lopé de Véga jugea à propos de donner le titre d'éplogue au catalogue en vers de ses écrits.

Le jeune poëte ayant changé la protection immédiate de l'évêque d'Avila pour celle du duc d'Albe, continua à suivre la carrière bucolique, et composa alors sa seconde pastorale intitulée *l'Arcadie*, où jouent le rôle le plus considérable les hauts-faits de ce seigneur.

Lopé de Véga ayant acquis assez de célébrité pour pouvoir, d'ailleurs bien-né lui-même, aspirer à une alliance élevée, épousa Doña Isabelle d'Urbina, la noble, la belle Amaryllis de ses chants. Il lui survint à cette époque une affaire fâcheuse, dans laquelle on crut peut-être avoir bon marché d'un poëte, nouvel époux. Il fallut vider à la pointe de l'épée une querelle de plume; mais l'adversaire de Lopé, deux fois l'agresseur, trouva le poëte aussi supérieur dans la seconde escrime que dans la première. Il reçut une blessure assez grave pour faire désespérer de sa vie. Le vainqueur dut s'éloigner de la

capitale; mais il fut suffisant, à ce qu'il paraît, qu'il ne s'y montrât point, car il séjourna à Valence au su de tout le monde : il y rencontra un confrère ¹ dont la muse latine fit retentir tous les échos de l'Espagne du nom du célèbre voyageur.

Lopé de Véga, revenu à Madrid sitôt qu'il n'y eut plus de danger pour sa sûreté, se repaissait d'idées de bonheur, ainsi que de gloire, lorsqu'il fut frappé du coup le plus cruel :

¹Vicente Mariner, qui a composé en latin des panégyriques de tous les auteurs ses contemporains : il fit pour le docte poète Quévêdo l'honorable exception d'écrire le sien en grec. C'est de lui sans doute que Lopé de Véga prit l'idée de son œuvre intitulé le *Laurier d'Apollon*, monument que, vers la fin de sa carrière, notre aimable poète éleva à la gloire de ses rivaux. Ce n'est pas que l'on puisse considérer comme tels tous les prétendants au laurier dont il y est fait mention : le dieu n'en vit pas un de moins qu'il n'éclaire de jours dans le cercle de l'année. L'adjudication, comme on s'en doute, fut renvoyée à un autre concours.

il perdit son épouse chérie. La mort de cette intéressante beauté, déplorée par les poètes amis de Lopé, sera aussi le sujet des chants plaintifs que nous ferons connaître de notre auteur.

L'époux désolé, fuyant un séjour rempli de souvenirs déchirans, et cherchant à se fuir lui-même, alla se jeter dans l'expédition que Philippe II préparait contre l'Angleterre. Il ne put, néanmoins, échapper à sa muse : au milieu des désastres fameux de cette malheureuse *Armada*, quand la mort d'un frère, que Lopé y perdit, agrandit la blessure dont son cœur saignait encore, une partie considérable de ses productions poétiques signala des temps si douloureux. Au risque de diminuer l'intérêt que nous désirerions inspirer à nos lecteurs dans la pièce élégiaque de notre poète, nous rapporterons ici les aperçus piquans inspirés par cette circonstance à son biographe anglais : « S'il existe » quelque vérité, dit Lord Holland, dans l'opinion qui attribue aux poètes une plus forte

» dose de sensibilité qu'aux autres hommes, il
» est heureux pour eux d'en pouvoir atténuer
» les effets par la nature même de leurs occu-
» pations. La composition, surtout en vers, dis-
» trait puissamment l'esprit des objets exté-
» rieurs : le poète a toujours une ressource à sa
» portée: en créant des malheurs imaginaires,
» il émousse la pointe des chagrins véritables,
» et réalise en lui cette arme poétique, dont on
» dit qu'un bout guérissait les blessures qu'avait
» faites l'autre. »

Lopé de Véga rapporta de sa campagne na-
vale un poème en vingt chants, qu'il offrit au
prince héréditaire : Lopé voulut y continuer
l'*Arioste*, et crut devoir, pour l'honneur de
notre pays, placer en Espagne la suite des aven-
tures de la souveraine du Catai. Il avait encore
composé dans le même temps un grand poème
de circonstance, invective inconvenante, et
bien faible revanche contre l'amiral Drake, dont
il poétisa le nom en celui de *Dragon*, et de là
intitula son poème la *Dragontée*.

Le chantre d'Amaryllis ayant contracté de nouveaux liens, y trouva de nouvelles afflictions. Il perdit encore une épouse noble et belle, après avoir perdu un fils qu'elle lui avait donné. Il n'était plus d'âge à chercher à s'étourdir dans les alarmes ; il se réfugia dans la religion ; il prit les ordres, s'affilia à des confréries, y exerça de suite des charges supérieures, et, plus tard, il reçut du pape Urbain VIII des dignités de la chambre apostolique et la décoration de l'ordre de Malte. Il avait dédié au pontife son poème intitulé la *Couronne tragique*, dont le sujet, (la mort de Marie Stuart) avait exercé la plume de S. S.

L'époque de cet hommage fut celle où Lope de Véga était parvenu au comble de sa gloire : ce fut celle où le souverain pontife lui écrivait de sa propre main, où le cardinal Barberini marchait à sa suite dans les rues de Madrid, où Philippe s'arrêtait pour le contempler, où la foule l'environnait sans cesse ; où son nom était devenu le *mot* pour exprimer la supériorité.

rité en toutes choses ¹; c'est alors que s'étant méfié lui-même de l'engouement du public, il s'avisa de faire une épreuve qui tourna encore à sa gloire : un nouveau poëme, les *Soliloques à Dieu*, publié sous un nom supposé, reçut les mêmes éloges extraordinaires qu'on prodiguait communément à ceux qu'étayait son nom.

De si grands succès ne furent point exempts de traverses; comme auteur dramatique, Lopé de Véga eut beaucoup à souffrir d'une opposition qui attaquait plus que sa réputation littéraire. Il avait vu, dès son entrée dans la carrière, se rallumer, à son grand péril, la guerre que le rigorisme religieux a déclarée au théâtre. L'occasion était bien favorable sous un prince dont les dispositions s'accordaient si fort avec les doctrines sévères. Cependant Philippe II

¹ Un bel édifice, un diamant de la plus belle eau, un beau jour même, étaient un palais lopé, un diamant lopé, un jour lopé.

déféra la question à l'université de Salamanque, et la décision conserva aux Espagnols les amusemens scéniques. Des attaques du même genre recommencèrent, à plusieurs reprises, sous le règne suivant ¹. Les comédies de Lopé furent l'objet d'une dénonciation spéciale, qui produisit l'ordre donné à l'auteur de n'en plus écrire, et de composer seulement des drames sacrés. Lorsque le quatrième Philippe eut montré le goût le plus décidé pour le théâtre, et que plus d'une pièce jouée était attribuée à la plume royale, la protection du monarque ne garantit point encore la muse dramatique de fréquentes animadversions de la chaire. L'état qu'avait embrassé Lopé le plaçait dans une position délicate dont la malveillance profitait toujours. Elle empoi-

¹ Assez récemment, des faits tels que l'incendie de la salle de Saragosse, l'épidémie de Séville, les prédications de Fray Diego de Cadix à Malaga, décidaient les peuples à abjurer solennellement les représentations théâtrales. Le feu roi n'assista jamais qu'aux combats de taureaux.

sonnait les applaudissemens qu'elle n'avait pu empêcher ; et celui qui, d'un côté, était proclamé par un public ivre de ses ouvrages la merveille, le phénix, le génie sans égal, de l'autre s'entendait appeler la honte du siècle, le déshonneur de la robe sacrée.

D'autres combats dont il nous reste à parler, dans lesquels se trouva engagé notre auteur, rentrent davantage dans les accidens ordinaires de la carrière des lettres. C'est bien quelque chose que de voir parmi les antagonistes littéraires de Lopé un Cervantes et un Gongora : dans leurs assauts d'épigrammes, l'avantage ne resta pas toujours au poète universel ; mais la querelle fut plus acharnée entre les lieutenans qu'entre les chefs ; et il faut dire, à l'honneur des lettres et de ces célèbres écrivains, que dans leurs compositions graves, où ils crurent devoir au public des opinions réfléchies, Lopé de Véga vanta les talens poétiques de Gongora, et Cervantes éleva très-haut ceux de Lopé.

La mésintelligence entre Lopé de Véga et

Cervantes a pu prendre naissance dans la passion malheureuse que l'immortel auteur de *Don Quichotte* conçut pour l'art des vers : il aura eu occasion de se ressentir de quelque jugement peu favorable à ses prétentions poétiques, prononcé par l'oracle du siècle, ou bien celui-ci aura souffert impatiemment les critiques de Cervantes sur des défauts que Lopé voulait apparemment être le seul à reconnaître dans ses comédies.



Quant à Gongora, que son caractère moqueur, âcre et peu mesuré, peut bien faire soupçonner d'avoir été l'agresseur, il eût toujours provoqué par ses bizarres innovations l'opposition de Lopé de Véga. Cet homme de paix leur fit une guerre à outrance, comme s'il eût prévu tout le mal que lui-même en recevrait. Il lançait tantôt les anathèmes de son autorité, tantôt, et c'était le plus souvent, ses faciles railleries dont nous donnerons un échantillon. Il fut secondé dans cette lutte par d'autres écrivains et poètes dis-

tingués, tels que Quévédo ¹ et Jauregui ², qui, ainsi que lui-même, devaient finir par céder au torrent.

Les derniers ouvrages de Lopé se ressentent beaucoup de la contagion, notamment son grand poème de la *Jérusalem*, qu'il disait revoir, li-mer et châtier sans cesse, et sur lequel il fondait ses plus hautes espérances. Nous avouons avoir fait, à plusieurs reprises, d'inutiles

¹ Quévédo, nommé dans une note précédente, obtiendra à bon droit une notice particulière. Il fut, comme nos lecteurs pourront voir bientôt, un écrivain, à beaucoup d'égards, aussi extraordinaire que Lopé, et il hérita de ses titres pompeux.

² Jáuregui, versificateur élégant et nombreux, poète fleuri, peu riche d'invention. Il a rimé une *Pharsale*, où l'enflure de Lucain est renforcée du boursoufflage de Góngora : son poème original d'*Orphée* est entaché des mêmes défauts. Cependant sa première manière fut bonne, et nous avons de lui une traduction de *l'Aminte*, d'une exécution qui mérite les plus grands éloges.

efforts pour en achever la lecture; ce qui n'empêche pas que le chevalier Marino, admirateur et imitateur de notre poète, fidèle à la prédilection qui lui faisait préférer les *Larmes d'Angélique* au *Roland furieux*, n'ait mis au-dessus du chef-d'œuvre du Tasse cette *Jérusalem espagnole*.

On conçoit quelle tâche ce serait que de rendre compte, même de la manière la plus sommaire, des écrits d'un auteur tel que celui dont nous nous occupons; seulement nous en signalerons encore une composition marquante dans un genre que n'indiquait point la description rapide, empruntée à M. Quintana. Le poème burlesque, la *Gatomaquia*, publié, ainsi que presque tous les écrits badins de Lopé, sous le nom supposé de *Tomé de Burguillos*, est le plus connu de tous ses ouvrages, le plus goûté aujourd'hui, et sans doute le meilleur. Mainte aimable *Raton*¹ y montre toutes les gentil-

¹ Nom de la chatte célébrée par le chantre des jardins.

lesses de sa race, et se donne des grâces féminines qui font illusion : l'auteur y a répandu les siennes à pleines mains, et de tous ses défauts il n'y a laissé que l'exubérance.

Cette profusion intarissable, qui a fait dire que Lopé ne terminait ses poèmes que par égard pour le lecteur, nous eût empêché d'offrir aux nôtres un échantillon de quelque étendue du poète castillan le plus renommé, si nous n'eussions exécuté largement à son égard notre système d'abréviations; et nous pensons qu'il serait à souhaiter, pour la jouissance des amateurs, pour le bien de la littérature et pour la gloire de notre Lopé, que quelque écrivain capable et de bonne volonté lui donnât son temps dans un grand travail épuratoire, du genre de celui qui nous a servi à fixer l'objet de notre deuxième traduction. La première reproduit une petite pièce assez soignée par l'auteur, qui ne craignit pas de la présenter dans le temps comme un modèle du genre; toutes les collections l'ont accueillie : on y reconnaîtra un prélude du sujet

de la grande églogue que nous avons abrégée. Pour cette opération nous avons commencé par mettre de côté la première partie, nous arrêtant à celle qui regardait directement le personnage dont le poëme avait pris le nom. Puis nous avons réduit à moins de moitié le morceau castillan; et, enfin, notre traduction y a fait abstraction de plus d'un tiers de l'ensemble, laissé au texte pour ne pas défigurer les strophes.

Ce n'est pas que nous aspirions encore à présenter dans notre Idylle, ainsi réduite, un œuvre exempt de reproche: il y reste tels passages qui, à notre propre connaissance, serviront seulement à conserver à l'auteur certains traits de sa physionomie.

On verra, par exemple, dès le début, qu'Amaryllis naquît,

« Pour qu'aux heures du soir le jour brillât encore,
» Ou pour que le soleil ne fût que son aurore. »

« *Para que hubiese sol quando él se parte,*
» *O fuese el mismo sol aurora de ella.* »

Mais, en revanche, on lira presque consécutivement :

- « Autant que le pouvait une simple mortelle ,
 » Dès sa première enfance Amaryllis fut belle :
 » Quand l'astre du midi doit briller plus riant,
 » Un rayon plus serein prélude à l'orient. »

- « *Crïose hermosa quanto ser podia*
 » *En la primera edad belleza humana :*
 » *Porque quando ha de ser alegre el dia*
 » *Ya tiene sus albricias la mañana. »*

C'est ainsi que notre poète a trop souvent rapproché le faux du vrai dans cette profusion de coloris qui renchérit chez lui sur celle des pensées. Les phénomènes gracieux ou brillans de la création ne cessent de fournir matière à ses images : un exagérateur à sa manière pourrait dire des vers de Lopé que le printemps n'a pas plus de fleurs ni le firmament plus d'étoiles.

Le travail du critique et poète espagnol qui se vouerait à Lopé de Véga devrait s'étendre à deux opérations, dont la première, celle que

nous avons faite, est sans doute la plus facile; après avoir élagué le mauvais et le superflu, il faudrait refaire les passages nécessaires pour lier les parties conservées. Alors le phénix, puisque ce fut là son nom, renaissant de sa cendre, offrirait au Parnasse moderne un poète enchanteur, toujours étonnant et peut-être encore unique de fécondité.

Et si, de ce vœu, qu'il n'est pas impossible de voir accompli, nous passions à une hypothèse, qui peut à peine se réaliser dans l'imagination, nous voudrions que, d'après ce que l'on connaît de lui, on s'arrêtât à imaginer ce qu'eût été Lopé de Véga tenu en respect par l'*Année littéraire*, ou conseillé par Despréaux.

Lopé de Véga, et ce que l'on a appelé le siècle d'or de la littérature espagnole, sont venus trop tôt.

Un grand monarque, long-temps la terreur et la gloire de l'Europe, quittait le trône pour le cloître; l'héritier de sa puissance colossale se déclare prêt à allumer le bûcher expiatoire,

fût-ce pour brûler son propre fils ; le fils qu'il épargna règne un royaume à la main. Les poètes s'occupèrent moins des lois d'Aristote que des décisions du concile : le génie de Lopé épuisa, pour ainsi dire, sa vigueur contre la reine hérétique d'Angleterre.

Nous avons indiqué comment c'était aux dépens de la société et de l'humanité que donnaient cours à leur énergie des hommes fougueux, obligés à une double abnégation vis-à-vis des deux puissances ; de même des esprits élevés, des âmes actives, qui voyaient barrés les chemins de la pensée, se jetaient dans les erreurs ou dans les frivolités de l'imagination, au détriment des lettres et de l'art.

L'avènement d'un prince ami des Muses, qui répandit autour de lui une aménité inconnue, les flatta d'un espoir qui ne pouvait plus se réaliser. Les impressions des règnes précédents traversèrent le sien pour produire leurs plus tristes effets sous son infortuné successeur : et ce malheureux Charles II, qui se fait exorciser tous les

jours, laissera au prince français le trône des Espagnes encore obsédé de démons mélancoliques. Même du vivant de Philippe IV, ses goûts rians et l'éclat de sa cour, qui survécut à celui de ses armes, influèrent peu sur les dispositions sévères et ascétiques communiquées à la nation ; et, revenant à notre poète, mort sous ce monarque, on sait que, malade septuagénaire, il ne se départit ni du jeûne ni de la discipline : la sainteté de ses pratiques fut exaltée autant que ses talents dans les oraisons funèbres prononcées sur sa tombe.

Ce fut la munificence du duc de Sesa, exécuteur testamentaire du poète, qui ordonna ses funérailles, les plus magnifiques que l'on eût vues jusqu'alors : le duc lui-même, entouré de grands d'Espagne et d'autres seigneurs, marcha à la tête du convoi. Les cérémonies religieuses, qui recommencèrent à l'octave, durèrent trois jours, accompagnées par la musique de la chapelle royale, et relevées par toute la pompe du

culte : chaque jour un évêque différent officia en habits pontificaux.

Lopé de Véga laissa la scène espagnole à Caldéron et à Moréto, et légua, dans ses œuvres, une riche succession aux théâtres de tous les temps et de tous les pays.

« Si Lopé de Véga n'eût pas écrit, les chefs-
» d'œuvre de Corneille et de Racine n'eussent
» peut-être pas existé; et, sans l'existence de ces
» compositions célèbres, le poète castillan pour-
» rait être encore considéré comme l'un des
» meilleurs auteurs dramatiques de l'Europe. »

Voilà le sentiment qu'exprime, à la fin de son traité critique sur notre grand écrivain, le noble lord souvent cité dans cette notice; sa conclusion est conçue en ces mots :

« C'est un acte de justice que de rendre hom-
» mage au souvenir des hommes dont les tra-
» vaux ont fait faire des progrès à la littéra-
» ture, et mis leurs successeurs à même de les
» effacer. Tel fut Lopé de Véga, jadis l'orgueil
» et la gloire des Espagnols, qui, dans leurs

» succès littéraires, ont éprouvé la même fatalité que dans leurs opérations politiques, découvrant des contrées, et ouvrant des mines au profit de leurs rivaux, et pour enrichir toutes les nations de l'Europe, excepté la leur. »



JUNTA DE ANDALUCÍA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

HYLAS.

IDYLLE.

ARBRISSEAU transplanté d'une rive étrangère,
 Près du Manzanarès, une jeune bergère,
 Qui du rapide Hénare embellissait le cours,
 Pleine d'attraits rians, traîne de tristes jours.
 Fléau de son bonheur et tyran de sa vie,
 Le maître de sa foi, qui la tient asservie,
 De la forêt sauvage et des rocs sourcilleux
 Retracer l'âpreté sur son front orgueilleux.

Il est une fontaine où paraissent éclore
 Les premières clartés de la naissante aurore :

Un bois s'élève auprès ; des folâtres oiseaux
 Là s'unit le ramage au murmure des eaux,
 Et là, du tendre Hylas, malheureux et fidèle,
 La plainte se marie au chant de Philomèle.

« O ma douce Nida, belle, comme au matin
 » Le lis aux graines d'or, aux feuilles de satin,
 » Quelle erreur, quel pouvoir, quelle aveugle promesse
 » A des jours sans bonheur condamne ta jeunesse ?
 » Toi malheureuse ! Eh quoi ! dois-je en être étonné ?
 » A tant d'appas le sort n'a jamais pardonné.

» Nymphes, l'avez-vous vue errer sur la pelouse ;
 » S'il se peut qu'une loi malveillante et jalouse
 » A tous regards humains ne la dérobe pas. »

— » Oui, berger, cette rive a fleuri sous ses pas ;
 » Cette même fontaine a répété ses charmes :
 » Mais bientôt le miroir fut terni par des larmes »

Aimé de ce qu'il aime et forcé de souffrir,
 L'amant découragé veut se laisser mourir :
 Et déjà la douleur, dans son âme affaissée,
 Triomphe, et va répondre à sa triste pensée ;
 Il se sent défaillir ; il tombe sur les fleurs
 Que ses yeux tant de fois arrosèrent de pleurs :

De ses yeux aussitôt la clarté se retire.
 Les nymphes, apprenant que leur berger expire,
 Accourent l'honorer, et parmi les sanglots,

Sur l'écorce d'un orme elles gravent ces mots :

« *Ici finit Hylas ses souffrances extrêmes :*

» *Bergers, il meurt d'amour: prenez garde à vous-mêmes.* »

Près de lui tout à coup son amante apparaît ;
 Des lèvres, que déjà la mort décolorait,
 Se penchant éplorée, elle approche, et les touche
 De l'œillet toujours frais qui parfume sa bouche :
 Il renaît. Depuis lors bergères et bergers
 Ont semblable secret pour semblables dangers.



AMARYLLIS.

SUR les bords où fleurit la féconde pensée,
Où l'Athène espagnole ¹ à son docte lycée
Rattache le destin de cent noms glorieux,
Et l'Hénare argenté se déroule orgueilleux ;
A côté des lauriers que le savoir moissonne,
La beauté répandit des fleurs de sa couronne :
Là naquit mon idole, âme des chants d'amour,
Des chants à qui sa gloire en promet à leur tour.
Pour qu'aux heures du soir le jour brillât encore,
Ou pour que le soleil ne fût que son aurore,
Naquit Amaryllis, bergers, cet astre pur,
Que Vénus envia de son trône d'azur.
Autant que le pouvait une simple mortelle,
Dès sa première enfance Amaryllis fut belle :
Les jours, où le midi doit briller plus riant,
Un rayon plus serein prélude à l'orient.
Elle apprit les égards, l'aimable déférence,
Non les airs dédaigneux, non la vaine assurance,

¹ Alcala de Henares.

Et toujours par la grâce adoucit la fierté,
Que la nature même imprime à la beauté.

Quinze fois le soleil autour des parallèles
Avait dévidé l'or de ses clartés fidèles,
Quand les astres soumis à son divin flambeau
Versèrent le malheur sur l'objet le plus beau ;
Non qu'ils enchaînent l'homme à des lois absolues,
Mais il cède aisément aux lois qu'ils ont voulues.

Pour voir d'Amaryllis les célèbres attraits,
Descendit dans nos champs, de ses âpres forêts,
Ricardo, laboureur, nourri dans les montagnes
Qui sauvèrent Pélage et l'honneur des Espagnes.

Indigne de sa main, il l'obtint, mais le cœur
Méconnut, à l'autel, un sauvage vainqueur.
Ah ! cette nuit, qu'en vain combattirent des larmes,
Sur le seuil de l'Hymen l'Amour brisa ses armes
Et sa mère s'enfuit ; les Grâces, sur ses pas,
Retirèrent leur charme à de divins appas ;
La pudeur les couvrit du voile le plus sombre ;
L'âme entière y manquait : ils n'offrirent qu'une ombre.

Amaryllis bientôt n'est plus Amaryllis ;
Elle vit dans ses pleurs ; mais, encore embellis,
Ses charmes étonnans tirent de la tristesse
Un prestige de plus où le cœur s'intéresse.

L'Amour, aux jeux de Mars adaptant les vergers,

Arrangea parmi nous des joutes de bergers :
Il promettait des prix ; mais déjà les costumes ,
Dans le nombre des nœuds , dans la teinte des plumes ,
Proclamaient des faveurs , et l'emblème indiscret
Souvent , dans une fleur , trahissait un secret.
A présider la fête , à bon droit , on convie
La beauté des beautés , à qui cède l'envie ;
Elle y vint : son sourire apprenait ses ennuis .
Moins fraîche , cependant , sort de l'ombre des nuits
La rose que sa robe enveloppait la veille ;
Moins noble est du pavot la couronne vermeille ;
Elle ravit mon cœur : j'essaie à lui parler ;
Je me trouve interdit , et ne puis qu'appeler
Au secours de mes sens tous les dieux , Vénus même.
Autant qu'il m'est donné , je fuis le mal que j'aime ;
C'est en vain : par la glu sur la branche arrêtée ,
Tel veut le faible oiseau ravoïr sa liberté ,
Et plus il se débat , plus son aile l'engage :
Le trait par mon effort s'enfonce davantage .
Mes yeux , libres du moins.... Non , ils ne l'étaient pas :
Ils restent comme l'âme attachés à ses pas .
Plutôt de ces guérets je vous dirais les gerbes ,
Plutôt de ce vallon je vous dirais les herbes ,
Plutôt , jeunes bergers , je vous dirais encor
Combien les flots du Tage ont de parcelles d'or ,

Que mes nombreux tourmens jusqu'au jour où ma flamme
A, sans m'ouvrir ses bras, pénétré dans son âme.

Parfois un accident, les hasards d'un chemin,
A ma main empressée abandonnaient sa main,
Et je croyais tenir le sceptre de l'empire :
Souvent sa douce voix accompagnait ma lyre,
Et je croyais, surpris du bonheur de mes sens,
Qu'Orphée aux chants d'Ovide accordait ses accens.

Je vivais presque heureux ; j'acceptais ma souffrance :
D'un meilleur avenir tout m'ôtait l'espérance ;
Ce fut la mort... la mort ! qui, secourable un jour,
Brisant d'affreux liens, seconda mon amour.

Celui qui connaîtrait mes angoisses passées
Concevrait le bonheur qui les a remplacés ;
Celui-là seulement mérite un sort si doux
Qui d'un sort si cruel a subi le courroux.

A l'envi, les bergers du Tage et du Xarame
Venaient de ses transports féliciter mon âme :
Plus d'un chant les porta jusqu'au sacré vallon.
Moi, je m'imaginai régner sur l'aquilon :
Je croyais qu'il disait, je croyais que les plaines,
Et les monts et les bois, les fleurs et les fontaines
Répétaient : « Vive Hylas, l'époux d'Amaryllis ! »
D'elle, de mon amour, tous mes instans remplis.
Un jour je m'admirais ; ô méprise insensée !

C'étaient ses traits chéris que voyait ma pensée.

Rien dans la vie, hélas ! n'est stable : il faut la mort
Pour savoir ce dont l'homme est redevable au Sort :

Envers moi jusqu'au bout également extrême ,

Il va dans ses retours se surpasser lui-même.

J'avais, bien jeune encore , aimé, si toutefois

Je puis du nom d'amour qualifier mon choix ,

J'avais aimé , disais-je, une fille assez belle ,

Mais frivole , et n'ayant que sa beauté pour elle.

Son cœur changea : moi-même aux nœuds qu'elle rompit

Je renonçai sans peine : elle en eut du dépit ,

Et, changeant de nouveau , sa vanité blessée

De m'engager encore en vain s'est efforcée :

Eût-elle mis en jeu des dons plus accomplis ,

Mes yeux avaient trouvé les yeux d'Amaryllis.

Mais Fabia cruelle , avide de vengeance ,

Au jour de mon bonheur ne vit que son offense :

Une femme est terrible en voulant se venger !

Elle apprit des secrets d'un hideux étranger ,

Qui savait sur la lune imprimer des images ,

Et parler aux démons que maîtrisaient les mages.

C'est contre Amaryllis qu'ils dirigent leurs traits ;

En elle Fabia hait surtout ses attraits :

Le maléfice affreux , pour victoire première ,

Aux yeux que j'adorais éteignit la lumière.

Quand je vis s'éclipser ces soleils de l'amour ,
Dans leur ciel azuré pâlir l'astre du jour ;
Lorsque virent mes yeux ces purs flambeaux s'éteindre,
Qui de nous deux , hélas ! demeura plus à plaindre ?
Immense affliction ! déchirantes douleurs !
Puis-je vous rappeler , sans m'inonder de pleurs ?

Mais la beauté restait à ces orbes sans vie :
Ils attiraient toujours la vue encor ravie ,
Et captivaient les sens ignorant leur effet.

Ah ! d'un nouveau malheur et d'un plus grand forfait
Faut-il , bergers heureux , que je vous entretienne ?
Plus haut porta ses coups la noire magicienne :
C'est au flambeau de l'âme , à la noble raison
Que s'attache acharné l'invisible poison.
Comment moi-même alors ne l'ai-je point perdue !
L'Amour la garantit : à sa gloire était due
Cette merveille en moi , pour mieux faire éclater
Un sentiment que rien ne devait rebuter :
Oui , j'adorai l'infirmé , et l'aveugle , et la folle.
Quoi ! cet ange des cieux , dont la douce parole
Rendait la paix au cœur , calmait les élémens ,
Devait les déchirer de plaintifs hurlemens !
Pythonisse en fureur , Ménade échevelée ,
Affliger de ses pas les monts et la vallée !
Ou montrer , immobile , au limpide ruisseau

Un marbre inanimé, chef-d'œuvre du ciseau !

Les zéphirs qui jadis la flattaient au bocage,
Les oiseaux que charmait sa voix, l'onde du Tage,
Dont ses pieds décidaient le détour complaisant,
Rien ne l'écoute plus, tout la fuit à présent :
Seul, toujours je l'écoute, et près d'elle m'empresse,
De tout ce qu'elle souffre augmentant ma tendresse.

D'infatigables soins enfin touchent les cieux :
Leur lumière ranime et son âme et ses yeux ;
C'est alors, à travers l'ivresse où je me noie,
Que faillit la raison succomber à la joie.

La joie ! hôte d'un jour, Zéphyre passager,
Sans cesse désireux du climat étranger,

Qu'elle nous resta peu ! Quatre mois ont à peine

Interrompu le cours de notre longue peine,

Qu'un soir, d'Amaryllis l'accent délicieux

Donne un ton plus touchant à ses tendres adieux :

On eût dit un départ à l'aurore nouvelle.

Me prenant par la main, « Cher époux, » me dit-elle,

« Hylas, puisse le ciel récompenser un jour

» Tout ce qu'a fait pour moi ton admirable amour,

» Tes soins si complaisans, ton amitié si bonne ! »

« Pourquoi ce triste adieu ? » répondis-je ; « il m'étonne,

» Mon âme : quel sujet te chagrine aujourd'hui ? »

— « Je te quitte toujours avec le même ennui, »

Répondit-elle : « adieu , cher Hylas : » et des larmes
Trahissent plus encor de secrètes alarmes.

« Ah ! parle ; » m'écriai-je ! « ô mon âme ! qu'as-tu ? »

Ses pleurs répondent seuls. Inquiet , abattu ,
Dans cette affreuse nuit , du sommeil secourable
Je n'obtiens qu'une angoisse , un fardeau qui m'accable.

Lorsqu'à demi vêtue et les cheveux épars ,
Les lèvres sans couleur , l'effroi dans les regards ,
Telle que son image obsède encor ma vue ,

Lisa , d'Amaryllis la compagne assidue ,
M'éveille de ces cris : « Hylas , elle se meurt :

» Ton épouse t'appelle : Hylas , elle se meurt... »

— « Non , » criai-je effaré , « tout mon être en repousse

» L'affreuse idée : » et là , de l'horrible secousse ,

Je sens trembler mon corps , mes cheveux se dresser ,

Mes membres se roidir , tout mon sang se glacer...

Bientôt d'autres accens , hélas ! trop véridiques

M'auront instruit : je vois les pâles domestiques

Sortir , courir , pleurer : j'arrive ; ô mes amis !

Ce récit douloureux , comment m'est-il permis ?

Quoi ! je ne mourus point ! quoi ! je respire encore !

Je vois les derniers feux de la plus belle aurore :

Miracle sur la terre , aux portes du trépas ,

Sa céleste beauté ne l'abandonnait pas.

Ma vie , en mes sanglots , vers son âme s'élançe ;

Mais sa bouche s'entrouvre : un instant je balance :

« Espérons : elle vit , elle va me parler. »

Dieux ! elle n'était plus. Ah ! tu voulus sceller

Par un suprême soin ta tendresse excessive ,

Cruelle , en m'abusant , hélas ! pour que je vive.

Elle n'est plus : la glace a saisi cette main

Qui versa sur mes jours un bonheur plus qu'humain.

Pleurez , arbres des bois , pleurez , fleurs des prairies ,

Gazons qu'elle effleurait , plantes qu'elle a chéries :

Pleurez , Nature , Amour , tout ce qui peut aimer ;

Pleure aussi , roc aride , elle eût su te charmer.

Plutôt reculeraient , refoulés vers leur source ,

Les flots dont le ravage au loin marque la course ,

O mon Amaryllis , qu'aucun terrestre effort

N'arrêterait les pleurs que je donne à ta mort.

Je veux (j'en jure ici le nœud de notre vie)

Repousser tout plaisir , tout repos , toute envie ,

N'espérer de nouveau qu'enfin m'unir à toi ,

Jusqu'au jour où la mort prendra pitié de moi.



MORCEAU EN STYLE DU JOUR.

Écoute, Fabio : le torrent eut la force
De surmonter le roc enfanté dans ses flancs :
O fureur ! Lorsqu'Atlas à des flots turbulens
A dérobé les cieus supportés par son torse....
En vain cache Phébus, en des rayons tremblans,
De l'ouublicux Léthé l'imaginaire amorce :
Me comprends-tu ? — Parbleu, si je comprends. — Eh bien
C'est heureux, car, pour moi, je n'y comprenais rien.

P.C. Monumental de la Alhambra y Generali
CONSEJERÍA DE CULTURA

LISARDO.

ESTANCIAS.

Riberas del humilde Manzanares
Apacentaba una Pastora hermosa,
Que trasladada del famoso Henares,
Honraba su corriente sonora :
Donde con voces tiernas y dispares
Se queja Filomena lastimosa ,
Hay una fuente cristalina y fría
En cuyo espejo el sol comienza el día.

Tirano de su gusto y hermosura ,
Un rústico Pastor era su dueño,
Que toda la aspereza y espesura
Del bosque inculto retrató su ceño :
Al rayo de su luz hermosa y pura
Desvelado Lisardo pierde el sueño ,
Celebrando su nombre en versos graves,
Como al salir del sol cantan las aves.

- « ¡ O mas hermosa , Pastorcilla mia ,
 » Que entre claveles cándida azucena
 » Abre las hojas al nacer el dia ,
 » De granos de oro y de cristales llena !
 » ¿ Qué fuerza , qué rigor , qué tiranía
 » A tanta desventura te condena ?
 » ¿ Mas quàndo , a tantas gracias importuna ,
 » No fué mandrastra la cruel fortuna ?
- « Visteis , por dicha , ninfas , la belleza
 » En este valle de sus verdes cielos ,
 » Si aquel alma de roble , y su aspereza
 » Esta licencia permitió á sus zelos ? »
- « Aqui vimos (responden) su tristeza
 » Murmurada de tantos arroyuelos ,
 » Que á las aguas , las plantas y las flores
 » Dió vida , dió esperanzas , dió colores.
- » En esta fuente , cuya márgen pisa
 » Tal vez con breve estampa el pié de nieve ,
 » En la del agua retrató su risa ,
 » Y con sus rosas su hermosura bebe ;
 » Tuviera el valle nueva flor narcisa ,
 » Pues á mirarse Fílida se atreve ;
 » Pero turbò el cristal , llorando enojos ,
 » El claro aljófár de sus verdes ojos . »



No pudiendo Lisardo resistirse
 A tanto amor, y por ventura amado,
 Con dulces ansias intentó morir
 Sobre las hierbas del florido prado :
 Que imaginando un ángel consumirse,
 Que debiera vivir bien empleado,
 Por lo menos gozándola un discreto,
 Su desesperacion puso en efeto.

Las ninfas y pastores, que le oyeron,
 Viendo que su pastor se les moria,
 Bajaron á llorarle, y le cubrieron
 De quantas flores en el prado habia;
 Y en el papel de un álamo escribieron,
 Para memoria de aquel triste dia :
Ninfas de Manzanares, y Pastores,
Ya no hay amor, que aqui murió de amores.

Oyó las quejas la serrana hermosa,
 Y llegando al lugar adonde estaba,
 A frio labio le aplicó la rosa,
 Que los divinos suyos animaba;
 Y fué aquella virtud tan poderosa
 Que le dió vida al tiempo que espiraba;
 Y desde entonces ninfas y pastores
 A desmayos de amor aplican flores.

AMARILIS.

Adonde el claro Henares se desata
 En blando aljófár (nuevo amante Alféo),
 Atenas Española se retrata,
 Fértil de sabios en mayor licéo :
 Alamos blancos, que de verde y plata
 Viste el abril con lúbrico rodeo,
 Ciñen sus canas entre peces y ovas,
 Estrados de sus húmidas alcobas.

En esta parte pues, adonde el cielo
 Tanta ciencia infundió como mas pura
 Oposicion de su celeste velo,
 Sus ciencias igualó con la hermosura :
 Nació mi luz, y el inmortal desvelo
 Del alma de mi pluma, que segura
 Caminaba á la fama en su alabanza :
 Tal premio un estudioso amor alcanza.

